N° 67. Samedi 19 Mars 1842. 13me Année.

Journal de La Haye.

LA HAYE, *le* 18 *mars*.

S. M. le roi de Hanovre a conféré à S. M. le roi Guillaume-Frédéric, comte de Nassau, l'ordre de St.-George.

Hier au matin, il a éclaté un violent incendie dans un magasin de la rue dite *Hoogewoerd*, à Leyde, employé par M. J. Hartog pour le dépôt de laines et comme fabrique de cigares. Ce magasin a été réduit en cendres, nonobstant les secours les plus prompts et les mieux dirigés et il y a aussi d'assez notables dommages aux bâtimens adjacens. Ces derniers et le magasin, avec ce qu'il contenait, étaient assurés.

On écrit d'Oldenbourg, le 10 mars :

« Hier, est arrivée ici l'agréable nouvelle que S. A. la princesse Thérèse, épouse de S. A. le prince Pierre d'Oldenbourg, est accouchée heureusement, le 27 février, à St.-Pétersbourg, d'une princesse bien portante, qui, sur les fonts baptismaux, a reçu les noms de Marie-Frédérique-Cécile. »

On mande de Carlsruhe, le 11 mars :

« Le ministre-d'état baron de Blittersdorff a reçu de S. A. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, la grand'-croix de l'ordre ducal dynastique de Saxe-Ernestine.

S. A. R. le grand-duc a conféré la grand' croix de l'ordre militaire du mérite Charles Frédéric, à M. de Thile, lieutenant-général au service royal de Prusse, et commandant du 8e corps d'armée. »

— Pendant les seize dernières années, l'Eglise réformée des Pays-Bas sur une perte de 7 places de prédicateurs, s'est augmentée de 33 de ces places. 4 communautés séparées ont disparu et il s'en est élevé 22 autres. Le nombre des prédicateurs, pendant cette période s'est donc accru de 26 et celui des communautés de 18. En 8 années de temps, l'évêque de Curium a inauguré 42 églises catholiques. De 1830 à 1840 la population réformée s'est augmentée de 150,000 ames, dond de plus d'un *onzième* de son chiffre total.

— Ces jours derniers, on a posé sur chantier à Zierickzee, la quille d'une barque de 400 lasts, destinée pour la navigation aux Indes-Orientales et qui sera nommée *de Stad Zierickzee*. On fait des vœux pour le prompt achèvement de ce navire dont la construction est confiée à l'habile constructeur C. Mak.

— On écrit du Nieuwe Diep que, dans la soirée du 15, le navire autrichien *Zeja*, capitaine Toraboca, en destination, avec du sucre, de Bahia pour Hambourg, a échoué sur le *Noorderhaaks*. On pourra probablement le renflouer; les bateaux à vapeur s'occupent de l'alléger et déjà un de ces bateaux est entré au Nieuwe Diep où il a débarqué ce qu'il a sauvé.

Les journaux se sont, dans les derniers temps, beaucoup occupés de nouvelles concernant le clergé belge. Vient en première ligne le retrait de la proposition Dubus-Brabant à la Chambre des Représentans, tendant à faire constituer l'Université catholique à Louvain en personne civile; ensuite, l'élévation de M. Delebecque, évêque de Gand à la dignité de comte romain, et la nomination de Mgr. Fornari, archevêque *in partibus*, et son arrivée en Belgique, comme nonce papal; ces deux derniers faits ont eu lieu en même temps. La presse en général, aussi bien que les personnes d'ordinaire au courant de ce dont il s'agit dans les hauts cercles politiques, regarda tout ceci comme de simples nouvelles du jour sans même supposer qu'elles pussent avoir la moindre connexion. Cependant, c'est précisément le rapport que ces trois faits ont entr'eux, et la coincidence des époques où ils eurent lieu qui jettent une grande lumière sur la politique du Saint-Siége vis-à-vis du clergé belge. Un correspondant belge, de la *Gazette Universelle de Leipsig*, dit être à même de donner des éclaircissemens à ce sujet. Voici ce qu'il écrit audit journal, en date de Bruxelles, le 7 mars:

« Depuis long-temps on regarde à Rome avec une espèce de jalousie et de défiance, le progrès du pouvoir de l'épiscopat belge; nous ne voulons pas nous prononcer en ce moment, jusqu'à quel point ces craintes de la part du St.-Siége étaient fondées; toujours est-il que l'alliance des quatre évêques belges leur a donné une grande influence dans les campagnes de ce pays, influence qui s'accroît de jour en jour. Les affaires religieuses sont conduites par une tête géniale, par l'abbé de Ram, recteur à l'Université catholique de Louvain. Cet homme est l'ame de tous les coups d'état un peu hardis et imprévus, auxquels les catholiques en Belgique doivent en grande partie la prépondérance qu'ils ont acquise dans les dernières années sur le parti libéral. Jusqu'à présent on attribuait en Allemagne ce rôle à l'évêque de Liége, M. van Bommel; mais il n'en est pas ainsi, cet évêque est plus connu en Allemagne parce que d'abord il a son centre d'opération à la frontière de l'Allemagne et ensuite parce qu'étant d'un caractère violent et fort ambitieux, il se laisse facilement entraîner à des extravagances qui font toujours grand bruit, tandis que l'abbé de Ram travaille plus dans l'ombre. C'est un de ces caractères que l'on rencontre dans l'histoire de l'Eglise catholique, chaque fois qu'il s'agissait d'en agrandir le pouvoir. C'est un homme doux, aimable, fort instruit et se rendant soigneusement maître de toute espèce de passion; mais aussi quand il faut agir, on rencontre chez lui une grande énergie qui va même jusqu'à la hardiesse, il est tenace dans ses plans et sans crainte dans leur exécution. C'est l'homme que l'on doit regarder maintenant comme chef de la haute politique catholique en Belgique, qui paraît même effrayer le souverain qui porte la tiare, tellement elle lui paraît dangereuse.

» M. Nothomb a su mettre à profit cette crainte du souverain pontife, d'une manière, qui doit donner une haute idée des capacités de cet homme d'état. M. Nothomb, à son entrée au ministère actuel, trouva la proposition de MM. Dubus et Brabant, de la solution de laquelle dépendait le maintien du nouveau cabinet. Quel qu'en eût été le sort, il n'aurait pas manqué de produire une grande agitation dans le pays. Nous ne savons pas, quelles sont les propositions que ce ministre a faites à ce sujet à la cour de Rome, et l'appui que lui a prêté à cette occasion le cabinet français ou même d'autres cabinets, est un secret diplomatique. Toujours est-il que le Saint Siége a tout-à-coup changé d'idée à cet égard. Mgr. Capaccini, ancien envoyé en Belgique tomba en disgrâce et le nouveau nonce Mgr. Fornari reçut d'autres instructions. M. Fornari est un homme de grand talent et d'un commerce qui lui gagne une estime sans bornes dans les cercles politiques, et une grande influence sur le clergé belge. Non seulement il appuyait M. Nothomb à Rome, mais encore dans le haut clergé belge, et ce fut l'évêque de Gand qui le pre-

---

FEUILLETON.

HÉVA. (1)

III.

APRÈS LA CHASSE.

Gabriel et Klerbbs avaient seulement entrevu, à la lueur des premières étoiles, l'effroyable drame qui venait de se dénouer dans les abîmes sans fond du Gouroul. Quelque temps encore, ils entendirent une plainte lugubre et intermittente qui attestait l'agonie du cheval ou du cavalier; les rugissemens avaient cessé, mais des râles stridens et prolonges annonçaient que la furie des bêtes féroces s'exerçait contre un cadavre. Enfin la rive droite du Lutchmi devint silencieuse : les tigres avaient regagné les gorges de Ravana.

Nos deux voyageurs descendirent de l'arbre, et ils ne perdirent pas de temps à se communiquer leurs impressions, ou à prendre un parti. Les yeux fixés vers les étoiles du midi, ils s'éloignèrent avec lenteur et précaution des rives de ce fleuve de mort. A chaque frémissement de feuilles, ils s'arrêtaient, le cou tendu, l'oreille au bruit, courbés comme des chasseurs qui craignent d'effrayer le gibier, la main droite à la détente de la carabine, la gauche allongée sous le canon : mais, cette fois, c'était le gibier qui chassait le chasseur. Puis ils se disaient, par un signe de tête : — Ce n'est rien, il faut poursuivre notre marche! et ils cheminaient encore, d'un pas de funambules, la respiration supprimée, les yeux au bout des pieds, craignant toujours de réveiller un tigre endormi, de rouler dans un nid d'hyènes, de troubler quelque puissant hyménée de panthère ou de serpent. Quelquefois, lorsqu'une arête vive et tortueuse de broussailles, comprimée sous leurs talons, se relevait en se roulant autour de la jambe, un frisson mortel glaçait leurs veines, car ils se croyaient piqués par le terrible *Cobra-Cappell* qui siffle sur les grèves de Tritchinapalicam au brûlant milieu du jour, et qui, la nuit, s'engourdit dans la mousse des collines, et se replie en trois cercles comme un bracelet ondulant désert par la belle Svahâ, épouse d'Agni, le dieu du feu.

Ces angoisses dévorèrent les deux voyageurs tant que les étoiles brillèrent au ciel. A l'aube, les objets rapprochés se dessinèrent et reprirent leur forme naturelle. Gabriel rompit le premier le silence en disant : — Béni soit le jour! je suis comme Ajax, fils de Télamon, je suis poltron la nuit.

— Etes-vous bien sûr, dit-il à Klerbbs, que nous avons marché dans la direction du lac de Tinnevely?

— Moi? je ne suis sûr de rien! Nous avons marché au hasard; il me semble qu'il y a dix nuits que nous marchons, et je ne serais pas étonné de me trouver en Chine au lever du soleil.

— Voilà pourtant bien la constellation de la *Croix du Sud* avec laquelle nous nous sommes dirigés.....

— La *Croix du Sud*, mon cher Gabriel? Le diable me caresse si j'ai remarqué une seule fois les étoiles, à moins qu'elles n'aient roulé sous mes pieds! j'avais l'œil au tigre et au serpent.

— Tenons conseil, Klerbbs.

— Soit, tenons conseil, je vous écoute; commencez; la séance est ouverte.

— Attendons le lever du soleil; dès que nous connaîtrons l'Est, nous connaîtrons les autres points cardinaux.

— Adopté! La séance est levée.

— Asseyons-nous et causons.

— Nous pouvons même dormir un peu. Je crois, si je ne me trompe, que nous sommes sur le sommet d'une montagne; on ne risque rien ici..... dormons; je suis brisé.

— Dormir! Etes-vous fou, Klerbbs? Ne craignez-vous pas de vous réveiller dans le ventre d'un lion?

— Gabriel, je suis comme vous pour les tigres, je ne crois pas aux lions, à moins qu'ils ne soient en cage ou empaillés.

— Ce pauvre Mounoussamy!

— Ah! nous avons assez pleuré sur lui..... c'est un malheur consommé... Les maris qui ont de trop belles femmes font toujours mauvaise fin. C'est une leçon dont je profiterai.

— Oh! Klerbbs, ne plaisantons pas sur cette horrible catastrophe.....

— Gabriel, ne faites pas trop le vertueux; on dirait que nous sommes en Europe. Nous sommes dans l'Inde, du moins je le suppose, car je crains furieusement, au lever du soleil, de rencontrer un Chinois.... Or, en faisant la part de la douleur que vous cause, ainsi qu'à moi, la triste mort de Mounoussamy, vous devez trouver, après vos larmes, une secrète et honteuse consolation dans le veuvage de la belle Héva. Vous êtes jeune, vous êtes Français, vous avez la grâce et l'esprit de votre nation, vous êtes pauvre aussi, en votre qualité de savant; eh bien! avec tous ces avantages vous devez l'emporter, après le deuil, sur tous vos rivaux. Voyons, parlez moi franchement, Gabriel; avouez que mes paroles ne sont que l'écho de votre pensée. Gabriel, vous avez déjà fait votre plan.....

— Mais quelle fureur avez-vous de plaisanter ainsi?..... Moi? j'ai encore dans la tête tous les tigres du Bengale qui me rongent la cervelle.... Comment diable voulez-vous que je songe?....

— Vous y songez, Gabriel; je connais les cœurs humains!.... Cependant je n'insiste pas... j'attends demain, .. à moins que nous ne soyons dans un autre pays... Parole d'honneur! je crois que cette montagne est un bastion de la muraille de la Chine....

— Klerrbs, ouvrez les yeux.... je crois que vous parlez en rêvant.... levez-vous donc; voici le jour.... allons, debout!

— Vive le jour! je fermais les yeux pour ne pas voir la nuit.... Oh! quel admirable point de vue! quel grand et magnifique paysage! il me semble que je suis à Richmond, au balcon de *Star and garter*, première auberge du monde!... Mais tout ce paysage indien ne vaut pas un déjeûner... je meurs de faim.... je mangerais un lion!

— Eh bien! mon cher Klerbbs, levez-vous, et doublons le pas; nous déjeûnerons....

— Et où?

— Parbleu! à la maison de Mounoussamy!

Ah çà! vous croyez donc que la veuve continuera à tenir auberge pour les passans?... nous trouverons la maison vide! la veuve ne recevra personne dans son désespoir.... notre déjeûner est très compromis... n'importe! il faut continuer notre chemin.... d'abord, orientons-nous.... le soleil va se lever là.... l'habitation de la belle veuve est donc dans cette direction, en face, au midi.... Oui! voilà au nord, je crois, le Mont-des-Bergers, où nous avons fait une si belle chasse!.... Il faut descendre dans la plaine et marcher droit devant nous.... allons! nous arriverons toujours quelque part.

Le soleil n'était pas levé, mais la campagne déjà s'inondait de cette lumière qui resplendit avant l'astre, à l'horizon de l'aurore. On voyait dans le lointain se glisser rapidement au carrefour des bois, ou au gouffre des vallées, d'horribles formes de monstres indiens, ivres de sang, qui se hâtaient de regagner leurs tanières, comme si la nature leur eût défendu de troubler par leur présence la douce sérénité du soleil levant. Les arbres gigantesques, disséminés sans nombre sur une plaine sans limites, paraissaient comme des courtisans immobiles et silencieux qui attendent le lever d'un roi. Sous quelques-uns de ses merveilleux aspects, la campagne ressemblait à une belle femme qui se pare pour recevoir son époux, elle déroulait sa chevelure de rizières inondés, elle pendait à son cou un petit fleuve sinueux comme un collier d'argent; elle faisait jaillir du milieu de deux collines charmantes, de superbes tiges d'aloës épanouis comme un bouquet de fiancée; elle se voilait d'une prairie comme d'une robe de cachemire à mille fleurs. Quand le soleil qui se lève sans ennui, depuis six mille ans, pour se donner à lui seul le spectacle de ce paysage inconnu et sublime, quand le radieux époux de cette nature se révéla sur la montagne Bleue, comme un œil d'or qui s'ouvrirait tout-à-coup au front d'un géant, toute la campagne sembla tressaillir sur les embrassemens du ciel; une harmonie, formée de toutes les voix des arbres, des fleuves, des cascades, des oiseaux, des torrens, des fleurs, des vallées, des collines, éclata partout, comme l'hymne premier, chanté à l'aurore de la création.

Nos deux voyageurs oublièrent long-temps la fatigue et la faim devant ce spectacle merveilleux; mais ils rentrèrent bientôt dans les réalités de la vie, en s'apercevant avec effroi que cette nature si belle était remplie d'embûches, et que son éclat ne donnait que l'aveuglement. Rien dans tout ce qu'ils voyaient ne leur rappelait un seul des sites parcourus la veille avec la caravane des chasseurs; ils marchaient sur une terre inconnue, et leurs yeux qui interrogeaient des horizons infinis, ne rencontraient aucun arbre isolé, aucun accident de terrain, aucune forme saisissante de colline déjà saluée par eux, en sortant de l'habitation du Tinnevely. Décidément ils avaient été séparés par une chaîne de montagnes de la côte de Madras, et leur course haletante et aveugle de la nuit les avait entraînés sous un autre ciel et vers les rivages d'une autre mer. Le pays qu'ils traversaient les épouvantait par moment a cause de sa beauté singulière, rien du premier coup-d'œil n'annonçait le désert; ce n'était pas la plaine du Nil où la forêt vierge d'Amérique, ou quelque autre de ces paysages, qui se couvrent des horreurs de la solitude, et avertissent le voyageur de ne pas s'aventurer dans ces domaines de la désolation. Sur cette partie de l'Inde, la terre semble cultivée avec soin, arrosée avec amour; on s'attend à chaque pas à voir arriver les laboureurs et les bûcherons et à surprendre derrière les massifs d'arbres un clocher de village, où une vaste métairie, animée par une famille joyeuse de fermiers. L'effroi vous saisit enfin, lorsque vous avez reconnu que toute cette richesse n'appartient à personne; que ces arbres se découpent gracieusement, ces collines s'arrondissent, ces petits fleuves coulent avec amour, les prairies se couvrent de fleurs, pour les tigres, les hyènes, les lions et les éléphans, seuls maîtres souverains de cette région splendide, fille aînée de la mer et du soleil.

Les fruits sauvages qui pendaient aux arbres dans ce grand verger de la nature ne donnaient qu'un soulagement passager à la faim de nos deux voyageurs. L'horizon se déroulait toujours devant eux dans la même uniformité d'étendue infinie; six heures de course ardente ne les rapprochait pas d'une coudée; toujours des montagnes après les collines, des plaines après les montagnes, des forêts après les plaines, des prairies après les forêts, des roches nues après les prairies; toujours une campagne inépuisable, écartelée de verdure et d'aridité, puissantes toutes deux.

Après un silence fort long, qui ressemblait à la sombre méditation du désespoir, Klerbbs, qui marchait le premier, s'arrêta et dit à son compagnon :

— Je vais vous effrayer en vous annonçant qu'il est trois heures; encore quatre heures, et nous voilà retombés dans les ténèbres de la nuit et les gueules de tigres!

Gabriel croisa les bras et secoua la tête mélancoliquement, les yeux fixés sur le soleil qui descendait du zénith avec une rapidité désespérante.

— Ah! dit Gabriel, je me la rappellerai, cette chasse aux tigres!

— Parbleu! mon cher ami, je voudrais bien être dans le cas de me la rappeler! Mais il faut commencer par arriver à quelque gîte où il nous soit permis de nous rappeler quelque chose. Quant à moi, je suis au bout de ma science topographique, et je n'ai plus le courage de faire un pas. Voyons, il faut prendre un parti. Nous sommes brisés; nous nageons dans nos sueurs; nos vestes blanches et nos pantalons éclatent en lambeaux; nous en avons laissé des échantillons à tous les buissons de l'Asie; nous ressemblons à des parias, et nous risquons d'être traités comme tels par le premier Indien de bonne maison qui nous rencontrera. Ce serait une insigne folie de continuer notre route dans un pays où il n'y a pas de route. Arrêtons-nous ici, passons à l'état de naufrages, bâtissons une cabane, fondons une colonie; le pays est beau et fertile; nous avons des armes et des munitions; voilà un délicieux verger de cocotiers et d'arbres à pain; voilà de l'eau claire comme le cristal; Romulus n'en avait pas autant, et il a réussi; c'est incontestable. Il n'y a pas au monde une plus belle végétation, un plus beau soleil. Ici on rit de pitié quand on songe que quatre pieds carrés dans le *West-Kent* se vendent cent livres. Dieu nous vend l'Asie pour rien. Quelle admirable spéculation de terrain! Je l'achète à ce prix et je partage avec vous.

— Sir Edward, parlez-vous sérieusement?

— Oh! très-sérieusement; d'autant plus que je crois que, cette nuit, à notre départ du théâtre des tigres, nous avons tourné le dos à la véritable route de Tinnevely, et que nous nous écartons ainsi, depuis vingt heures, du point où nous voulons nous rendre.

— Serait-ce possible, Klerbbs?

— Je suis sûr de mon fait maintenant. Nous sommes à trente lieues au moins du lac de Tinnevely, ainsi il n'y a pas à balancer; bâtissons sur ce terrain deux tentes, une pour vous, une pour moi, et commençons par dormir. Je suis accablé de sommeil; c'est le cas, cette nuit, de mettre en action le *midsummer-night's dream* de Shakespeare, nous ne manquerons pas de personnages pour le rôle du lion.

— Hélas! mon ami Klerbbs, il faut donc renoncer à voir cette étoile du Tinnevely, cette reine des roses du Bengale, cette divine Héva!!...

— Mon ami Gabriel, quand nous serons un peuple puissant, nous enlèverons les Sabines. Pour le moment songeons à nous établir en garçons.

Klerbbs, sans perdre de temps, coupa de longues branches d'érable, les dépouilla de leurs feuilles, en fit des pieux solides, et les enfonça

(1) Voir *Journal de La Haye* n° 65 et d'hier.

mier se détacha de la quadruple alliance; ce qui lui valut d'être créé comte romain.

»Par le retrait de cette proposition, le ministère a les mains libres dans la nouvelle loi sur l'enseignement, dont la Chambre des Représentans va s'occuper très-prochainement. C'est un grand triomphe que M. Nothomb a remporté sur MM. Lebeau et Rogier. Avec la meilleure volonté du monde, ces messieurs n'auraient pas pu décider la cour de Rome à un pareil pas, car appartenant au parti libéral, on les aurait toujours soupçonnés de vouloir anéantir le pouvoir du parti catholique, tandis que M. Nothomb, cherchant son appui dans le parti catholique modéré de la Chambre, pouvait plutôt espérer un résultat heureux. On voit qu'il ne s'était pas trompé. »

Extérieur.

TURQUIE.

L'*Observateur Autrichien* publie des nouvelles de Constantinople, à la date du 23 février. Le 19, la Porte a fait connaître plusieurs changemens dans les divers gouvernemens. Le gouvernement des îles dans l'Archipel a été conféré, comme autrefois, au Capitan-Pacha.

— On lit d'un autre côté, dans la *Gazette Universelle de Leipsig*, également en date de Constantinople, le 23 février, ce qui suit :

« Le 19, est arrivé ici le pyroscaphe de guerre anglais le *Phœnix*, de Syrie. Le 21, il en est arrivé un second de la même province. Ces deux bâtimens auraient apporté des dépêches très-importantes. Les nouvelles de Syrie ont été tenues très-secrètes. D'après le dire du capitaine du *Phœnix*, toute la Montagne serait de nouveau en feu. Cette fois-ci la lutte ne serait pas entre les Druses et les Maronites, mais contre les Turcs. Les 1,200 hommes de troupes impériales à Deir-el-Kamar, auraient été totalement battus, et Omer-Pacha, le nouveau gouverneur turc du Liban, aurait disparu, sans que l'on sache où il est allé, ni ce qu'il est devenu. Des émissaires égyptiens et d'autres nations parcourraient la Syrie, librement et par bandes, et exciteraient le peuple plus que jamais contre le gouvernement ottoman. Il serait arrivé aussi des nouvelles de Jérusalem. Les officiers de marine anglais arrivés, disent que le gouverneur de Jérusalem, ne veut aucunement reconnaître le nouvel évêque protestant, qu'il lui a refusé la *Kavasse* de sûreté demandée, et que l'évêque, lorsqu'il a prêché en plein air, aurait été insulté par les Turcs, les Catholiques, les Grecs et les Arméniens.

P. S. »Toutes les recherches faites jusqu'ici, pour constater la vérité sur la nouvelle révolte en Syrie et sur la disparition d'Omar-Pacha, font révoquer en doute les assertions du capitaine du *Phœnix*, car les envoyés de Russie, de France et d'Autriche, n'en ont rien appris; l'ambassadeur d'Angleterre seul observe un profond silence sur les dépêches reçues, et ne dit ni oui, ni non au sujet des questions qui lui sont adressées. La seule chose qui se confirme par la bouche de l'ambassadeur, c'est l'événement arrivé à l'évêque protestant à Jérusalem, et l'on ajoute même que sa vie aurait été, en effet, en danger. On admet aussi, et cela d'une manière certaine, qu'un village maronite, isolé, de 1,200 habitans, à côté de St.-Jean-d'Acre, a été de nouveau attaqué par les Druses, mais que ceux-ci ont été repoussés. Voilà tout ce qu'on en sait. Quant à moi, j'ai l'intime conviction et j'ai de puissans motifs de croire, qu'il y a beaucoup de vrai dans l'affaire relative à Omar-Pacha et à celle de Deir-el-Kamar. »

GRÈCE.

On mande d'Athènes, le 27 février :

« L'augmentation continuelle des troupes turques sur nos frontières a décidé le gouvernement grec à faire mieux garder ces dernières. Un escadron de lanciers est encore parti, le 23, d'Athènes pour Lamia. On a aussi envoyé de Nauplie aux frontières une batterie d'artillerie de 4 pièces de montagne. Le corps d'armée turc réuni sur nos frontières s'élève au plus à 6,000 hommes. »

AUTRICHE.

On écrit de Vienne, le 8 mars :

« Le comte de Medem, envoyé extraordinaire de Russie près de cette cour, est arrivé ici avant-hier, et a eu hier une conférence de plusieurs heures, avec S.A. le chancelier d'état prince de Metternich.

»Le duc régnant de Brunswick est attendu journellement dans cette capitale. Il restera ici une huitaine de jours, et partira ensuite pour Florence.

»Le comte Othon comte de Haugwitz, né en 1767, à Pischkowitz, dans le comte de Glatz, vient de mourir en Silésie. Il s'était fait connaître avantageusement comme poète et écrivain, surtout par sa traduction de Juvénal. »

PRUSSE.

Le 14 mars, ont quitté Berlin, S. A. R. le prince royal de Bavière, se rendant à Munich, et S. A. le duc régnant d'Anhalt-Dessau, se rendant à Dessau.

— S. A. R. le prince Charles est arrivé à Berlin, de retour de son voyage à Schwérin.

— On lit dans le *Berliner allgemeine Kirchen-Zeitung* :

« Des feuilles anglaises portent et des journaux français le répètent que le haut clergé d'Angleterre aurait fait au roi de Prusse, pendant son séjour à Londres, la proposition d'ériger un évêché anglican à Cologne, auquel appartiendraient tous les anglais habitant les provinces rhénanes, à Bade, etc., et que cette proposition aurait été favorablement accueillie par le roi. Les journaux ajoutent que cette érection se ferait sous peu sur le pied des statuts pour la fondation de l'évêché de Jérusalem. La version de ces journaux n'est qu'un bruit suivi des inductions qu'ils en tirent, qui, dans tous les cas met en rapport des affaires d'une nature très-divergente : on pourrait tout au plus en parler dans le sens de la nomination d'un évêque, pour les provinces rhénanes et pour les sujets anglais et les membres de l'Eglise anglicane qui habitent l'Allemagne, de la même manière que l'évêque anglican Luscombe se trouve à Paris. Si Cologne est bien un siége convenable pour un semblable év[...] voilà ce que nous ne savons pas. »

HANOVRE.

On écrit de Hanovre, le 14 mars :

Le *Bulletin des lois* n° 8 contient une patente royale du 1er ce mois sur un traité de navigation conclu entre le Hanovre [...] la Belgique.

— La proposition de la commission des Etats de Hanovre te[...] dant à insister auprès du gouvernement pour qu'il renvoie sa[...] délai les hommes et les chevaux surabondans de la cavalerie[...] été discutée dans les deux Chambres et a été adoptée à une gra[...] de majorité par la seconde. D'un autre côté, la première Cham[...] s'est décidée, avant de discuter la proposition à fond, à atten[...] le rapport général de la commission sur la proposition du go[...] vernement relative à l'augmentation des forces militaires. [...] lettres de Hanovre, du 11 de ce mois, publiées par la *Gazette [...] Cologne*, auxquelles sont empruntées les nouvelles ci des[...] s'expriment en outre comme suit : « Cela retardera quel[...] peu l'adoption de la proposition, mais la rendra en même temps plus certaine; car il a déjà été démontré clairem[...] par l'examen de la commission pour les affaires militair[...] que non seulement le Hanovre remplit toutes ses obligatio[...] envers la Confédération, mais qu'on entretient effectivem[...] beaucoup plus de cavalerie que ne l'exigent les prescripti[...] relatives au contingent fédéral. D'un autre côté, il y a des per[...] sonnes qui pensent que le gouvernement, nonobstant les ins[...] tances des Etats, ne se décidera pas à opérer une réduction da[...] l'armée; mais cette supposition n'est pas fondée, car les Etats [...] refuseront de voter les fonds nécessaires.

»Comme les Etats avaient compté sur la disponibilité d'un ex[...] cédant considérable sur les budgets antérieurs, pour cou[...] plusieurs dépenses proposées par le gouvernement, la circons[...] tance que cet excédant avait déjà été employé, a fait une impr[...] sion très-désagréable et il semble que les Etats dorénavant sero[...] en général très-difficiles pour l'allocation de crédits. Déjà, [...] ont refusé leur sanction à une dépense annuelle pour l'ac[...] d'objets servant de prix à l'occasion des courses de chevaux. [...] il est bien nécessaire aussi d'en appeler à une sévère économ[...] Les charges sont trop fortes et, de toutes les localités, il parvi[...] aux Etats des pétitions par lesquelles on se plaint de l'éléva[...] des contributions en demandant une réduction; on en appe[...] aux promesses réitérées du gouvernement de s'occuper ave[...] plus grande sollicitude des intérêts matériels du pays aussi[...] qu'on aurait terminé les différends au sujet de la Constitution. [...] n'est donc pas étrange que, sous le poids de pareilles circonst[...] ces, la demande de fonds considérables pour l'augmentation [...] chiffre de l'armée et pour la construction d'un palais du roi, n[...] pas été accueillie avec faveur par la population. »

PORTUGAL.

On lit dans le *Times* de Londres :

« Nous avons reçu des nouvelles de Lisbonne, à la date [...] mars, apportées par le pyroscaphe *Montrose*. La reine ayant [...] fusé d'accorder des décorations aux chefs du dernier mouvem[...]

---

dans la terre, selon le procédé de Robinson. Gabriel voyant que son compagnon prenait son projet au sérieux, vint à son aide, et posa des pieux.

— Très-bien! très-bien, Gabriel! avant le coucher du soleil nous aurons une maison... vous soupirez, Gabriel; voyons quelle noire idée vous traverse l'esprit?

— Ah! mon ami! je soupire en songeant qu'en ce moment il y a d'heureux mortels qui passent sur les trottoirs du boulevard italien, à Paris; qui prennent des sorbets chez Tortoni, qui lisent les affiches au coin des rues, qui dînent au rocher de Cancale!... et nous! nous!

— Nous! nous, Gabriel? oh! je ne prendrais pas leur place pour leur céder la mienne! les villes m'ennuient à la mort... et puis, il est si doux de fonder une ville!

Gabriel poussa un éclat de rire qui, pour la première fois depuis Adam, fit rire les échos de l'Asie-Mineure. Les deux voyageurs laissèrent tomber les pieux de leurs mains, et rirent avec les échos. Cet accès de gaieté folle se fût prolongé indéfiniment entre les hommes et la nature, si les oreilles des deux amis n'eussent été frappées au même instant, par les sons clairs et distincts d'un instrument qui ressemblait à une mandoline.

Klerbbs et Gabriel saisirent leurs carabines, et gardèrent une immobilité de statues. Les sons se rapprochaient, et ils paraissaient se mêler à un chant mélancolique et nazillard. Bientôt, à quelques pas, se montrèrent deux Indiens, vêtus d'une longue tunique blanche, et portant devant eux en sautoir, une espèce de mandoline au manche démesuré. C'était deux chanteurs ambulans, appelés dans l'Inde, *Sarada-Caren*.

Les chanteurs ne firent paraître aucune émotion en apercevant les jeunes gens; ils s'avancèrent, et leur tendirent la main, comme pour leur demander une aumône.

— Pour le coup, nous sommes sauvés! s'écria Gabriel, rayonnant de joie; ces gens-là connaissent le pays. Et il leur donna une piastre.

Les chanteurs, pour reconnaître une si noble largesse, commencèrent une complainte sur la bataille de Rama et de Ravana. Au second couplet, Klerbbs les arrêta par un geste brusque de la main, et leur dit, en anglais, de lui montrer la route jusqu'à la plus prochaine habitation. Les Indiens ne comprirent pas.

— Savez-vous un peu d'indoustani? dit Klerbbs à Gabriel.

— J'ai remporté trois prix d'indoustani au collége de France, j'ai traduit l'*Adavapyrâm*, mais dans l'Inde on ne me comprend pas.

— Et moi! s'écria Klerbbs, en se frottant le front, j'ai traduit, à Cambridge, le grand poète Azz-Eddin-el-Mocadessi, et si un Indien ne me parle pas anglais, je ne le comprends pas. Si jamais je rentre à Cambridge, je destitue mon professeur. Heureusement, je parle la langue universelle; ils me comprendront ceux-là.

Klerbbs plaça les deux chanteurs côte à côte, prit le bras de Gabriel, et se plaçant derrière les Indiens il leur fit signe de marcher vite en leur montrant le soleil à l'horizon du couchant, et contrefaisant le cri du lion.

Les Indiens sourirent, et se mirent en marche. Klerbbs et Gabriel alongèrent joyeusement le pas; et l'Anglais, se retournant vers ses pieux délaissés, les salua de la main, en disant : Il est pourtant bien pénible d'abandonner ainsi une ville au berceau!

Les deux *Sarada-Caren* marchaient sans hésitation, et de ce pas résolu qui annonce la connaissance exacte du terrain. Parfois ils se retournaient pour donner un sourire de consolation aux voyageurs qu'ils remorquaient à travers plaines et collines. Klerbbs répétait à chaque instant, sous diverses formes, un anathème contre le professeur d'indoustani de l'Université de Cambridge. Gabriel était absorbé dans une seule pensée, et il disait, par intervalles, ce monologue : Je parierais volontiers que nous sommes à quarante lieues de la maison d'Héva.

Le soleil avait disparu derrière une longue crête de montagnes, que les voyageurs côtoyaient dans le vallon, et qui leur dérobait totalement la campagne et l'horizon du midi. Quelques signes de culture commençaient à se révéler çà et là, et l'on voyait même de légères aigrettes de fumée se détacher de la cime lointaine des arbres. Bientôt, Klerbbs et Gabriel virent avec joie un sentier tracé par des pieds humains, et des laboureurs, nommés dans l'Inde *Tottakarers*, descendirent d'une côte sur ce sentier, portant leurs instrumens de travail sur leurs épaules. Gabriel n'aurait pas été plus transporté de bonheur, s'il eût vu la divine Héva passer avec sa grâce de créole, et son châle de crêpe chinois. — Je conçois, disait Klerbbs, qu'il y a des momens où je pourrais embrasser un laboureur indien!

Enfin le bras d'un *Sarada-Caren* s'allongea vers un massif d'arbres, et nos voyageurs saluèrent une maison de brahmane, peinte en rouge par lignes verticales. La nuit tombait.

Aux dernières lueurs du crépuscule, ils reconnurent que cette maison devait être habitée par un brahmane des premières castes. Elle n'avait point de fenêtres; une toiture de joncs et de feuilles sèches de palmiers la défendait contre la pluie et le beau temps, et un enclos de maçonnerie contre les bêtes fauves. Devant la porte s'élevait une sorte de treille, nommée *Pandel*, couverte de paille et de branches vertes; un peu plus loin dormait un petit étang destiné aux ablutions de famille. A l'angle méridional de la maison, un grossier piédestal supportait la statue informe de *Ganesha*, dieu pénate du foyer domestique indien.

Le brahmane Syaly habitait cette maison; il reçut avec une affabilité grave nos deux jeunes voyageurs, et les conduisit d'abord devant l'image de *Ganesha* qui fut honorée des profondes révérences de Klerbbs. Gabriel ne se prosterna pas.

Syaly les introduisit ensuite dans la salle de réception, et leur offrit du lait caillé nommé *dhuy*, deux flacons de jus de palmier et de la liqueur fermentée nommée *sourd*. Klerbbs et Gabriel s'assirent à l'indienne sur la natte fraîche, et ils prirent leur repas frugal. Le brahmane parlait assez bien le français et l'anglais, mais il eut la politesse de n'adresser aucune question aux deux étrangers, il se contenta d'échanger avec eux quelques paroles sur des sujets indifférens. De leur côté, Klerbbs et Gabriel n'osèrent faire aucune interrogation.

Après souper, la conversation prit une tournure intéressante. Le brahmane Syaly était fort instruit; et surtout il était doué d'un orgueil national digne d'un Anglais. Il ne laissa pas échapper l'occasion de placer l'Inde au-dessus de tous les pays du globe. Il se moqua d'Homère qui avait inventé une mythologie dépourvue d'imagination, et touchant par tous ses points à la réalité. Il attaqua l'architecture religieuse grecque, qui rasait la terre avec le chapiteau de ses colonnes, et s'était copiée elle-même à l'infini. Alors, il cita les mille poèmes de la mythologie de l'Indoustan, dont les titres seuls sont plus longs que les œuvres d'Homère; puis il déroula l'éternel chapitre des métamorphoses de Brahma, et il s'apprêtait à décrire l'architecture idéale et merveilleuse des temples souterrains d'Elephanta et d'Elora, cette architecture de rêves et de visions sublimes, lorsqu'il s'aperçut que ses deux auditeurs, vaincus par le sommeil, dormaient profondément.

Le brahmane n'avait pas souvent l'occasion, dans sa solitude, d'exercer son érudition religieuse, et il s'était jeté avidement sur ces deux voyageurs comme sur une proie de controverse que la Providence lui envoyait. Le devoir de l'hospitalité lui prescrivit pourtant de respecter leur repos; mais il n'en fut pas moins piqué de deux choses, du sacrilége commis par Gabriel, qui ne s'était pas incliné devant sa statue domestique, et de l'irrévérence avec laquelle les voyageurs avaient accueilli son discours sur les incarnations.

Le soleil était levé depuis assez long-temps, lorsque Gabriel et Klerbbs se réveillèrent après un sommeil réparateur. Comme ils rajustaient les délabremens de leur toilette, ils entendirent des voix qui chuchottaient au dehors, mêlées à des piétinemens de chevaux. Ils se rapprochèrent de la persienne qui voilait la porte, et furent saisis d'un étrange étonnement lorsque la conversation suivante arriva à leurs oreilles.

Une voix forte disait en anglais. — Ce sont deux chanteurs ambulans que nous avons interrogés ce matin à l'habitation de Mounoussamy, et qui nous l'ont dit.

— Ils ne vous ont pas trompé, répondait le Brahmane, je leur ai donné l'hospitalité hier au soir.

— Je vous ordonne donc de les livrer au nom de *King's-Proctor* de Madras, dit l'autre voix.

— Je ne refuse pas de vous les livrer, disait le Brahmane, mais ils dorment encore, et la loi de l'hospitalité me défend de troubler leur sommeil. Ces deux jeunes gens ne m'inspirent aucun intérêt; ils sont couverts de haillons comme des ravageurs de jardins; ils ont leurs chaussures en lambeaux, et tout en eux annonce qu'ils ont fait un mauvais coup. De plus, je suis convaincu qu'ils n'ont aucune religion.

— Oh! pour le coup! ceci est trop fort! s'écria Gabriel dans la maison; et soulevant la persienne, il s'élança sous le *Pandel*, suivi de Klerbbs.

Les deux amis trouvèrent là six cavaliers cipayes et un officier anglais.

— Je vous arrête au nom de la loi! dit l'officier.

— Nous? s'écrièrent à la fois Klerbbs et Gabriel.

— Et qui donc? dit l'officier, n'êtes-vous pas les nommés Klerbbs et Gabriel N..., sans profession?

— Oui... Mais pourquoi nous arrêtez-vous?

— Voici l'ordre de *King's-Proctor*.

— Mais de quoi sommes-nous accusés?

— Vous le saurez à Madras.

— Voilà qui est singulier! dit Klerbbs.... Eh bien! nous vous suiv[...] capitaine; allons à Madras.

L'officier fit un signe : on amena deux vieux chevaux pour Klerb[bs et] Gabriel; les prisonniers furent placés au centre de l'escouade, et [...] partit.

Tout le monde suivit un sentier escarpé qui coupait la crête de la mon[...] tagne auprès de laquelle était située la maison du Brahmane; et lorsqu[...] fut parvenue au sommet, Klerbbs et Gabriel découvrirent à gauche d[...] la plaine le lac de Tinnévely.

Une exclamation de surprise échappa simultanément aux deux pri[son]niers.

— Un seul mot, capitaine, dit Klerbbs; est-ce que nous ne nous [arrê]terons pas un instant à cette habitation, là-bas?

— Vous vous arrêterez à Madras, dit l'officier, et pour long-temps[...] Ceci est plus fabuleux que les dix incarnations de Brahma! dit Ga[briel].

IV.

A MADRAS.

Après une longue route dans la campagne, Klerbbs et Gabriel ar[rivè]rent à Madras, et furent enfermés dans la prison du Fort Saint-George.

La justice est toujours plus expéditive dans les colonies que da[ns les] métropoles. Les deux prisonniers ne tardèrent pas à paraître de[vant] leurs juges; ils s'étaient épuisés en conjectures sur la cause de leur a[rres]tation. Klerbbs répétait toujours qu'on les accusait sans doute d'a[voir] essayé de fonder une ville au désert, crime prévu peut-être dans un [code] indien à eux inconnu :

— Ce sont les deux chanteurs qui nous ont dénoncés! disait Gabri[el].

— Je comprendrais parfaitement cette accusation, disait Klerbbs[...] Madras était encore administré par le code indou, comme la vieille [...] *na-Patnam*; mais depuis l'avènement de lord Cornwallis à l'adminis[tra]tion suprême du pays, nous n'avons à rendre compte de nos actions [qu'à] des juges anglais...

— Et des juges anglais, ajoutait Gabriel, ont trop de bon sens [pour] nous condamner parce que nous avons coupé, dans l'*Est-India*, q[...] pieux d'érable pour passer la nuit!

— Ce serait probablement un exemple qu'ils voudraient donner [aux] naturels du pays, remarquait Klerbbs avec beaucoup de sagacité.

— Préparons notre plaidoyer en conséquence, disait Gabriel.

— Comme ils s'entretenaient ainsi, l'*Attorney-General* entr[a dans] leur cachot, suivi d'un secrétaire.

Le magistrat s'assit, et, s'adressant aux deux prisonniers, il de[...]

— Klerbbs et Gabriel N..., vous êtes accusés d'assassinat sur la [per]sonne de l'Indien Mounoussamy, sujet de la Grande-Bretagne; avez-[vous] quelque chose à répondre à cela?

Les deux amis poussèrent un cri, en élevant leur mains au-dessus de leur tête.

— Qu'avez-vous à répondre à cela? répéta l'*Attorney-Général*.

— Tout et rien! dit Klerbbs, à notre choix!

— Il y a contre vous des témoignages accablans, dit le magistrat.

— Oh! c'est une horrible dérision! s'écrira Gabriel...

— Prenez garde! jeune homme! dit l'homme de loi vous prenez de l'ir[...] ritation! vous vous emportez!.. donc...

— Oui, interrompit vivement Gabriel, les innocens qu'on accuse [sont] toujours dans une position étrange; prennent-ils la chose froide[ment] comme Klerbbs, on dit : — Oh! s'ils étaient vraiment innocens que [la] vérité sortirait de leur poitrine! Se livrent-ils à un juste mouvement [d'in]dignation et de colère, comme moi, on dit : — Oh! l'innocence est [calme] et sa parole tranquille, car elle n'a rien à redouter! Si je suis coup[able] parce que je m'indigne, Klerbbs est innocent parce qu'il ne s'indigne [pas].

— Vous vous êtes distribué vos rôles, dit le magistrat; mais [l'œil] exercé de la justice ne s'y méprendra pas. Faites des aveux, et p[...] la clémence...

— Nous ne voulons point de clémence, nous voulons la justice, [dit] Gabriel, s'il y en a à Madras.

— La justice, dit le magistrat, est sur tous les points du globe [...] cette divise : *Dieu et mon droit*.

Et il se leva en lançant un regard sévère sur les deux prisonniers.

Dès ce moment Klerbbs et Gabriel furent séparés : toute communi[cation] entr'eux leur fut interdite jusqu'au jour des débats.

La vieille ville, la ville noire, la ville européenne, la ville ch[...] toutes ces villes qui forment Madras s'étaient beaucoup ému[es à l'an]nonce de ce procès; les Indiens riches et les pauvres attendai[ent ...]

chartiste, avait mécontenté ses amis, et donné lieu au bruit d'une dissolution du cabinet. Notre correspondant nous informe, cependant, que pour le présent, du moins, il n'est pas probable que des changemens aient lieu. Un conseil d'état avait été tenu pour régler le plan des prochaines élections. Il paraît que le ministère, tel qu'il est formé aujourd'hui s'attendait à recevoir l'appui général des chefs du parti chartiste, mais on croyait que des intrigues ne seraient pas épargnées contre Costa Cabral qui est l'objet d'une opposition personnelle et amère, et dont l'influence est ébranlée par l'impossibilité où il se trouve de récompenser ses amis d'Oporto. Notre correspondant attribue l'origine des derniers événemens en Portugal, à des causes existant dans le pays même, et non à quelqu'influence ou à quelqu'intrigue étrangère; il attribue à l'ambition de Costa Cabral, l'opposition étant également considérée comme dirigée non contre le changement, mais contre son auteur. Le pyroscaphe de guerre français *Ramier* était arrivé de Toulon. Il paraît qu'une petite escadre française était attendue à Lisbonne. Des dîners avaient été donnés au nonce du pape, par la reine et par le duc de Pamella. Le duc de Tercère avait donné également une grande fête au corps diplomatique, au duc de Pamella et aux membres du cabinet. Une lettre d'Oporto mentionnait que les troupes espagnoles s'étaient retirées des frontières du Nord, et qu'il circulait des bruit d'un soulèvement dans le nord de l'Espagne. Des voyageurs arrrivés du midi de l'Espagne assuraient aussi qu'un mouvement christine était sur le point d'éclater dans l'Andalousie. »

ANGLETERRE.

(*Correspondance particulière du* Journal de La Haye.)

Londres, 15 mars.

Vous savez que les Communes en sont maintenant à examiner les *voies et moyens*, après avoir déjà agréé les parties votables du budget des dépenses. Je dis parties *votables*, parce que ce terme me paraît le plus propre à caractériser celles qu'on appelle communément *subsides*, en distinction des dépenses allouées sur le *fonds consolidé*, c'est-à-dire fixes et invariables, à moins qu'il n'intervienne un acte législatif spécial pour y porter quelque changement. En tête de ces dernières se trouve toujours *la dette*, fondée ou flottante, c'est-à-dire, les intérêts et l'administration de la dette permanente (actuellement 24,627,810 Liv. st.), les annuités terminables 4,076,850 Liv. st., en total pour la dette fondée 28,704,783 Liv. st.), intérêts des billets du trésor (722,783 Liv. st., faisant en total pour ce chapitre 29,427,450 Liv. st., les 3 5es de l'ensemble du budget). Puis, *la liste civile* (pour le règne actuel 390,730 Liv. st.), Ensuite, annuités et pensions pour des services civils, navals, militaires et judiciaires, imposées au fonds consolidé (617,000 Liv. st.). Encore, salaires et allocations (254,000 Liv. st), salaires et pensions diplomatiques (187,000 Liv. st.), service judiciaire (728,000 Liv. st.), et enfin dépenses diverses imposées au fonds consolidé (131,300 Liv. st., ensemble 2,368,030 Liv. st., et faisant en total pour cette partie du budget 31,795,000 Liv. st.). Il ne reste donc de services à voter sous le nom de *subsides*, que l'armée (actuellement 6,617,082 Liv. st.), la marine (6,739,318 Liv. st.), l'artillerie (2,084,549 Liv. st.), dépenses diverses imposées aux allocations annuelles du Parlement (2,800,000), et puis à cause de l'insurrection au Canada (108,000 Liv. st.), et pour l'expédition contre la Chine (675,000 Liv. st., faisant en total des dépenses à voter 19,023,949 Liv. st., et portant le total de l'ensemble du budget à 50,819,429 Liv st.).

Parmi les *voies et moyens* présentés par sir R. Peel vendredi dernier, les modifications du *tarif*, dont la spécification imprimée sera distribuée ce soir, sont sans doute ce qu'il y a de plus intéressant pour tout le monde commerçant. Ce qui me paraît plus généralement important à connaître en matière d'économie politique, c'est la manière dont on propose de faire opérer l'impôt projeté (pour l'Angleterre et l'Ecosse) sur les *revenus*, moyen de finance devant lequel on a vu reculer plusieurs gouvernemens même dans des conjonctures qui nécessitaient des efforts extraordinaires. L'organisme du projet de sir R. Peel à cet égard est entièrement semblable à celui dont on a déjà fait l'expérience ici pendant la guerre, toutefois avec cette différence, entr'autres, dans son application, qu'il ne sera perçu que sept deniers de la Livre, soit 2 Liv. 18 sh. 4 den. de chaque 100 Liv. st. généralement des valeurs soumises à l'impôt, tandis que, sur les revenus dérivant de propriétés foncières, cet impôt a varié de 10 °/₀ en 1798 à 5 °/₀ en 1803, à 6 1/2 °/₀ en 1805 et 10 °/₀ en 1810. Tout revenu moindre que de 150 Liv. st. est exempté; et quant à ceux provenant de la possession de terres, computés autrefois, pour l'Angleterre, à deux tiers du prix annuel du bail, et pour l'Ecosse, à la moitié, cette dernière évaluation sera actuellement adoptée indistinctement pour les deux pays, d'où il suit que le fermier qui ne paie que 299 annuellement pour prix de son bail, sera exempté, à moins qu'il n'ait encore d'autres sources de revenus.

Au reste, le projet actuel conserve les anciennes *cinq Schédules* A—E, distinguant tous les revenus imposables en autant de catégories, savoir :

Schédule A, autrement dite *Property tax* ou impôt sur les propriétés, comme ne touchant qu'à ces espèces de revenus qui ont leurs sources dans quelque propriété foncière :

Ceux-ci sont subdivisés en trois classes.

1° Revenus que les propriétaires perçoivent de leurs *terres*, évalués à 39,400,000 Liv. st., de même qu'en 1814, dernière année de l'ancienne *Property-tax*.

2° Revenus consistant dans la valeur annuelle de la location de *maisons*. En 1814, le nombre de celles-ci étant 2,231,000, les revenus étaient évalués à 12,260,000 Liv. st.; maintenant ils le sont à 25,000,000 Liv. st., le nombre actuel était 3,460,000.

3° Revenus provenant de *dîmes, mines, usines, canaux*, etc., évalués à 8,400,000 Liv. st.

Total, selon *Schédule* A, 72,800,000 Liv. st.

Schédule B, revenus que le fermier perçoit de ses bénéfices évalués à 26,000,000 Liv. st., imposables en raison de la moitié du prix du bail.

Schédule C, *rentes* de capitaux placés dans *les fonds publics et autres* (à l'exception des sommes confiées à des banques d'épargne). Les rentes à recevoir de l'état étant 29,400,000 Liv. st. en 1841, en y ajoutant celles de la Banque des Indes, et des fonds étrangers (1,500,000), le total est environ 30,000,000 L. st.

Schédule D, *bénéfices du commerce et des professions*, évalués à 38,310,000 Liv. st. en 1814; maintenant à 56,000,000 L. st.

Schédule E, revenus provenant d'*emplois publics*, portés à 11,744. Par suite des grandes réductions survenues depuis, ils sont maintenant seulement à 7,000,000 L. st.

D'après ce qui précède, le total des revenus dans la Grande-Bretagne, évalué à 170 millions en 1814, s'élève maintenant à 201,800,000 Liv. st., dont *un quart* est à déduire pour les revenus non imposés d'au-dessous de 150 Liv. st., d'où résulte l'estimation suivante des produits de l'impôt proposé :

Schédule	A.	1,600,000	Liv.
»	B.	150,000	»
»	C.	646,000	»
»	D.	1,220,000	»
»	E.	155,000	»
	Total	3,771,000	Liv.

Le gouvernement a l'intention de faire durer cet impôt pendant cinq ans; mais voulant laisser au Parlement la faculté de le prendre de nouveau en considération à une époque plus prochaine, et comptant que la continuation ne sera pas alors refusée, il ne l'a proposé que pour trois ans.

S. M. la reine a dû donner, le 16 mars, au palais de Buckingham, un grand banquet auquel avaient été invités les ministres et les membres du corps diplomatique. Le départ de la cour pour Windsor, était fixé du 24 au 26 de ce mois.

— La *Gazette de Londres* publie un ordre en Conseil, en date du 11 mars, promulguant un nouveau tarif de droits, à l'importation de marchandises au Cap de Bonne Espérance, et abrogeant le tarif de droits contenu dans les ordres en Conseil du 16 août 1832, et du 10 mai 1841.

— Le comte Alexandre Strongonoff, aide-de-camp général de S. M. l'empereur de Russie, est arrivé le 13 mars, à Londres, venant de St.-Pétersbourg. Il était chargé de dépêches pour S. Exc. le baron de Brunow, ministre de Russie.

— Le 13 mars, un violent incendie a eu lieu à Oxford. Quatre maisons parmi lesquelles la poste aux lettres, sont devenues la proie des flammes. On estime les dommages à 8000 liv. st.

— Pendant la semaine finissant le 10 mars, il a été exporté du port de Londres, la quantité de métaux précieux que voici :

Argent monnayé	Hambourg	20,000	onces.
dito	Rotterdam	70,000	»
Argent en barres	Hambourg	18,000	»
dito	Rotterdam	114,000	»

— Dans la Chambre des Communes, séance du 15 mars, M. Blewitt a demandé si le gouvernement avait l'intention d'occuper Hong-Kong, d'une manière permanente. Sir Robert Peel a dit qu'il était impossible de répondre à une pareille question, tant que les hostilités continueront.

— **Nous avons parlé, hier, d'interpellations qui ont été faites dans les deux Chambres du Parlement, séance du 14 mars, au sujet des différends entre les gouvernemens de France et d'Espagne, par suite de la présentation des lettres de créance par l'ambassadeur français près de la cour de Madrid. Voici *in extenso*, ce qui s'est passé à ce sujet dans la Chambre des Lords :**

---

anxiété son issue, pour juger la justice des Anglais, leurs maîtres, et pour savoir s'ils auraient la sage impartialité de sacrifier un homme de leur nation, un homme souillé du sang d'un Indien. A l'aurore du jour des débats, toutes les avenues du palais où s'installa le tribunal étaient inondées d'un peuple de toutes couleurs, mosaïque humaine qui ne pave que les rues de Madras.

Les juges étaient au nombre de cinq, présidés par le *Criminal-Juge*; l'*Attorney-Général* était à son banc.

On amena les prisonniers. Ils portaient le costume dévasté de leur malheureuse chasse; cependant les dames de la haute société blanche et cuivrée de Madras trouvèrent que ces jeunes gens étaient fort bien, et qu'ils ne ressemblaient nullement à des assassins.

Après avoir interrogé les prévenus sur leur âge, leur profession, leur pays, leur domicile, le juge criminel fit appeler les témoins.

Quatorze témoins déposèrent comme un seul; Mirpour et Goulab, et les douze Péons du Mounoussamy. Ils affirmèrent tous que Gabriel et Klerbbs avaient assassiné leur maître et leur ami, entre les rives du Lutchmi et les gorges de Ravana, et que pour se dérober à leur poursuite, ils s'étaient jetés à la nage et perdus dans la vallée de Lutchmi, où les arbres sont aussi touffus et serrés que les épis dans les rizières.

Après eux, vint déposer le brahmane Syaly; il dit que Gabriel et Klerbbs étaient arrivés dans sa maison le soir du lendemain de l'assassinat; que leurs physionomies étaient sinistres, leurs mains ensanglantées, leurs habits en lambeaux, comme ceux d'assassins qui auraient lutté long-temps avec leur victime; et il versa des larmes sur la mort de Mounoussamy, qui était, disait-il, son ami et son voisin derrière la montagne.

Enfin les deux *Sarada-Caren* déposèrent aussi. Ils dirent qu'ils avaient vu les deux prévenus occupés à tailler des pieux dans le désert pour construire une cabane, et que l'un d'eux leur avait donné une piastre pour acheter leur discrétion.

Alors l'*Attorney General* se leva, et parla ainsi :

— « S'il est un crime évident, palpable, clair comme le soleil qui nous éclaire, c'est celui qui est soumis à ce tribunal. Vous avez entendu les foudroyantes dépositions des témoins, qui sont tous dignes de foi, plutôt à cause de leur caractère plein de candeur et d'ingénuité qu'à cause de leur position sociale; mais, comme dit Blakstone, *regardez le visage du témoin, et non son habit.* Je vois d'un côté douze Péons, honnêtes et laborieux serviteurs, qui certes ne se sont pas accordés pour déposer unanimement contre les prévenus, et qui, tout en pleurant la mort de leur maître, ne voudraient pas la venger par la mort de deux innocens à eux inconnus. Je vois ensuite deux riches négocians, fils de ces heureux climats, deux Indiens qui se sont retirés des affaires commerciales pour prendre un peu de ces doux loisirs que le poète de Mantoue a célébrés dans ses vers harmonieux. Goulab et Mirpour ont perdu un ami, un véritable ami et la perte d'un ami est irréparable : c'est un trésor qu'on ne trouve qu'une fois.

» Parlerai-je des deux chanteurs ambulans, dont la déposition, insignifiante au premier abord, n'en est pas moins accablante lorsqu'on l'examine de près? Que vous ont dit ces naïfs enfans de la nature? Ils ont vu Klerbbs et Gabriel perdus dans les solitudes, où le remords et la crainte du châtiment les retenaient, se construisant à la hâte une informe cabane, pour y ensevelir désormais une vie qui n'appartenait plus qu'à la main de l'exécuteur. Ces deux hommes, élevés dans la mollesse et les plaisirs, séparés violemment de la société par la barrière du crime, s'étaient déjà condamnés eux-mêmes à subir un exil perpétuel au milieu des bêtes fauves, dignes émules de leurs forfaits!

» Et maintenant, me sera-t-il permis de dire toute ma pensée? Oui, et aucune considération humaine ne saura m'écarter de la ligne de mon devoir. Je dirai tout; je ne cacherai rien.

» Une chose, sans doute, vous a frappés, honorables juges: vous vous êtes demandés quel intérêt si grand a pu porter ces deux prévenus à commettre un crime atroce? car, selon la morale du savant légiste Makerson, *tout crime suppose un intérêt;* axiome qui n'est que le corollaire d'un autre plus connu: *is fecit cui prodest.* Ici, l'intérêt qui a porté deux hommes au crime, ce n'est ni la vengeance, ni la soif d'un vil métal; c'est une passion adultère, ou, pour mieux dire, c'est l'association de deux amours infâmes! On a tué le mari pour..... je m'arrête; honorables juges! je craindrais moi-même de souiller l'air pur de cette enceinte, si j'achevais une parole que mon silence exprime bien mieux. C'est pour arriver à ce but odieux que Gabriel et Klerbbs se construisaient un repaire dans les bois, à dix milles du lac de Tinnevely, afin d'y cacher l'innocente victime de leur infernale passion. Insensés! vous espériez donc que rien dans cet asile solitaire ne troublerait vos nuits et vos jours? Ah! tous les torrens qui viennent de la montagne Bleue ne peuvent laver une goutte de sang! toutes les fleurs de ces sauvages jardins de l'Inde n'auraient pu donner un adoucissement à vos remords! vous vous seriez écriés sans cesse comme lady Macbeth : — *Il y a toujours là une odeur de sang! tous les parfums de l'Arabie n'embaumeront jamais cette main!* (*Here's the smell of the blood still : all the perfumes of Arabia will not sweeten this hand!*)

» D'autres témoins appartenant à diverses nations européennes n'ont assisté que de loin à l'assassinat du malheureux Nabab. Nous ne les avons pas appelés dans cette enceinte. Ils disent qu'ils n'ont rien vu, et qu'ils ne peuvent rien affirmer ni en faveur ni contre les prévenus. Eh bien! j'affirme, moi, que le silence de ces Européens, unis par de longues relations avec les prévenus, est plus accablant que le témoignage de quinze indiens. *Silent! clamant! Ils se taisent, ils crient*, comme dit Cicéron dans sa première Catilinaire. *Silent! clamant!*

» Je ne puis passer sous silence une autre déposition terrible, quoiqu'elle soit exprimée dans un langage concis, aimé des lettrés de l'Indoustan. Le savant et sage brahmane Syaly vous a dépeint en termes frappans la dégradation physique et morale dans laquelle étaient tombés les prévenus, lorsqu'ils vinrent dans les ténèbres lui demander l'hospitalité! Quoi! ces hommes qui connaissaient parfaitement les lieux ont évité l'habitation du Lac! Quoi! ils ont mis une simple montagne entre la maison de Mounoussamy et la maison du brahmane! Et s'ils étaient innocens, pourquoi ne se sont-ils pas présentés la veille, comme les autres; chez la veuve de l'Indien?... Mais ils ont erré à travers les plaines pour éviter des visages accusateurs; et si la justice ne fût pas tombée, à l'improviste sur les coupables, ils auraient gagné Pondichéry, ils auraient traversé les mers pour ensevelir leur forfait et leurs noms dans quelque asile lointain, où le glaive de notre loi n'a pas d'action sur les criminels!

» Le crime est donc prouvé jusqu'à l'évidence. Il faut montrer à nos compatriotes les Indiens que la justice est égale pour tous. Nous sommes heureux de reconnaître qu'en cette occasion la justice est d'accord avec une sage politique. Je vous livre donc sans crainte, honorables juges, ces deux hommes; votre sentence ne peut être douteuse. Et toi, infortuné Indien, toi qui as trouvé dans les déserts, des chrétiens plus féroces que les monstres de l'Asie, que tes mânes s'apaisent! ton sang répandu sera vengé! »

Ce plaidoyer était un mélange de mauvais goût, d'emphase, de rhétorique banale, et de traits heureux; mais il produisit une vive impression sur le tribunal et sur l'auditoire. Les deux prévenus gardèrent une attitude de dignité, qui fut généralement regardée comme l'expression de l'impudence et de l'endurcissement du cœur. Le juge criminel, dont la conviction était déjà faite, prit un visage benin, et dit aux prévenus : — Avant d'accorder la parole à votre défenseur, je veux vous demander si vous n'avez rien à dire dans l'intérêt de la cause. — Rien, murmura Gabriel.

Klerbbs croisa les bras, rejeta nonchalamment sa tête en arrière, et dit :

— Pour la rareté du fait, je voudrais me voir pendre demain matin... Et le jeune Anglais fit un de ces sourires auxquels les yeux ne donnent pas un rayon, un sourire de fou.

Le président, après une légère pause reprit : — La parole est au défenseur des accusés.

L'avocat se leva, en secouant les immenses flocons de sa perruque d'emprunt, étendit verticalement son bras vers le plafond, pour ramener au coude les plis de la manche de sa robe, et dit : — Honorables juges de la cour criminelle, la cause....

Gabriel se dressa vivement sur son banc, et imposant silence à l'avocat, il s'écria : — Nous ne voulons pas être défendus. Une défense est une insulte pour nous! Assez, monsieur!.... Klerbbs approuva tranquillement par un signe de tête ces paroles de son ami.

Le juge criminel prit un ton solennel, et s'adressant à l'avocat, qui déjà s'asseyait, il dit : — Obéissez au tribunal; défendez les accusés, monsieur.

L'avocat se leva de nouveau, et commença ainsi :

— « Messieurs, je ne me dissimule pas la pénible tâche que la cour m'a confiée. Je prends la parole après un magistrat dont la voix éloquente a ému nos ames, mais je puiserai dans mon cœur la force nécessaire pour remplir dignement mon devoir d'humanité.

Vous voyez devant vous, honorables juges, deux jeunes gens qui appartiennent aux classes élevées de la société, deux voyageurs avides de science, et qui viennent chercher, à la sueur de leur front et au péril de leur vie, un peu de cette gloire que recueillaient les Colomb et les Vasco di Gama : l'étude est leur seule passion, la gloire leur seule récompense. L'un est envoyé par la Société royale de Londres pour découvrir l'histoire des Malabars, écrite avant Aureng-Zeb, ce tyran qui fit décapiter son frère; l'autre remplit une mission non moins importante : il voyage dans l'Inde pour compléter la collection ornithologique du Musée de Paris, ce *Pandœmonium* de tous les êtres de la création.

» Je demande à la cour qu'il me soit permis de lire la moitié d'une lettre que M. de Lacepède...

— Avocat, les lettres de M. de Lacépède ne sont pas en cause. Venez au fait.

« Honorables juges, poursuivit l'avocat, le respectable *Attorney-General* est tombé dans une grave contradiction. Il a dit, dans un passage de son éloquent discours, que les deux prévenus avaient voulu construire une cabane dans le désert, avec une intention criminelle, et il a établi sur cette conjecture la base fondamentale de l'accusation. Eh bien! honorables juges, le respectable *Attorney* a dit, en finissant, que l'intention de Klerbbs et de Gabriel était de fuir le désert pour s'embarquer à Pondichéry. Je vous le demande, honorables juges, comment concilier ces deux choses? Quoi! Gabriel et Klerbbs veulent fonder un établissement dans le Tinnevely, et ils courent chercher un vaisseau sur la côte de Coromandel! Au nom de Dieu! que l'accusation soit plausible! L'affaire est grave, très-grave; il s'agit de la vie de deux innocens. » (Murmures dans l'auditoire.)

Le président, d'une voix perçante : — Au moindre signe d'approbation ou d'improbation, je fais évacuer la salle.

L'avocat, élevant la voix au diapason de la menace du président :

« Oh! non! Vous ne les condamnerez pas, parce que la science réclame leurs services, et que l'Europe a les yeux sur eux? Vous ne les condamnerez pas, parce que les témoignages qui se sont élevés contre mes cliens sont vagues, et semblent tous dictés comme une leçon d'écolier à des... »

L'*Attorny* se leva furieux et s'écria: — Les témoins sont placés sous ma protection; ils ont parlé selon leur conscience, et je ne souffrirai pas qu'il soit porté atteinte à leur honneur!

L'avocat :

— Vous ne les condamnerez pas, parce que vous n'avez entendu aucun témoin à décharge...

— Produisez-en! reprit l'*Attorney*.

— Que j'en produise? Eh! mon Dieu! envoyez une assignation aux tigres des gorges de Ravana!

— Bravo! s'écria Gabriel.

— Il a fini par trouver cela, dit Klerbbs; c'est très-beau!

Le président frappa sur la table et dit: — La cause est suffisamment instruite. Les prévenus ont-ils quelque chose à ajouter à la défense de leurs avocats?

— Oui, dit Klerbbs, une chose bien simple, une seule: nous sommes innocens.

— Voilà tout? demanda le juge.

— Oui. Il nous semble que c'est suffisant.

— La séance est suspendue, dit le juge.

Klerbbs se pencha à l'oreille de Gabriel et lui dit : — Eh! je suis bien tranquille. Je connais les juges anglais des colonies; ils jouent très-bien leur jeu. Ce procès qu'ils nous font est une concession aux naturels du pays. Voilà leur politique. Nous sommes absous.

La législation criminelle qui régit la métropole ne s'introduisit que fort tard dans les colonies. A cette époque, Madras ne connaissait pas le jury. Des magistrats spéciaux jugeaient les crimes, et d'une façon fort expéditive toujours.

La délibération ne dura pas un quart d'heure. Le président débita un long préambule, qui n'était que la répétition du discours de l'*Attorney*, et à la fin il prononça une sentence de mort.

Klerbbs et Gabriel s'inclinèrent comme pour remercier.

Le président se leva et dit : — Klerbbs et Gabriel, la loi vous donne vingt-quatre heures pour vous préparer à la mort... Qu'on emmène les condamnés!

Quatre soldats cipayes escortèrent Klerbbs et Gabriel à la prison voisine. Un pasteur de la communion d'Augsbourg et un missionnaire de la Propagande attendaient les deux condamnés sur le seuil de leurs cachots, et ils y entrèrent avec eux.

La ville indienne célébrait dans ce jour le *Raous-Jatreh*, la fête des amours de Kistna, bacchanales du Coromandel. Un heureux hasard faisait concourir la mort de deux chrétiens avec les réjouissances publiques; aussi la foule épuisait ses démonstrations d'allégresse et dansait au son du *bin* et du *sitar* sur la place du Gouvernement, où les potences et le bourreau étaient attendus.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Le marquis de Clanricarde : Je prends la liberté d'adresser une question au noble comte, le sécrétaire d'état pour les affaires étrangères. Il a été dit dans la Chambre des Députés de France, que lorsqu'il s'est élevé entre les gouvernemens de France et d'Espagne, des différends au sujet de la manière de recevoir l'ambassadeur français, arrivé naguères à Madrid, le noble comte a envoyé des instructions à notre ministre à Madrid, à l'effet d'envisager la question sous le même point de vue que celui adopté par le gouvernement français. Cependant, M. Gonzales aurait déclaré dans le sein du Sénat, à Madrid, que le gouvernement anglais avait cru juste depuis, de changer d'opinion. Ces déclarations ayant été faites dans les Chambres de France et d'Espagne, au sujet des vues du gouvernement anglais, il ne saurait y avoir aucun motif pourquoi nos Chambres du Parlement ne recevraient pas à leur tour des informations exactes sur cette affaire Je ne crois donc pas qu'on me taxera d'indisorétion quand je demande si le noble comte a quelqu'objection à déposer sur le bureau de la Chambre, les instructions qui ont été envoyées à ce sujet, à notre ministre à Madrid. Si le noble comte voit de l'inconvénient dans la production de ce document, il voudra bien dire s'il y a eu ou non changement dans les vues du gouvernement de S. M., quant aux instructions qu'il a jugé convenable de donner à cet égard.

Le comte d'Aberdeen : Je n'ai aucune objection à répondre à la question du noble marquis, quoique le sujet soit peut-être, plutôt une affaire de curiosité, qu'une chose devant amener quelque résultat pratique; car quelle que soit l'opinion du gouvernement de S. M, et quelle que soit la manière dont elle a été exprimée, cette opinion n'a été communiquée au gouvernement espagnol que quelque temps après que l ambassadeur français eut quitté Madrid. Ainsi elle n'a pas eu d'influence pratique sur la conduite d'aucune des parties. VV. SS. se rappelleront sans doute, qu'au mois d'octobre, une tentative sérieuse a été faite, dans les provinces septentrionales de l'Espagne, pour renverser le gouvernement espagnol. Après que cette tentative eut été rendue vaine, des sentimens d'aigreur ont continué à se manifester contre le gouvernement français et contre les individus, en France, qui étaient supposés, à tort ou à raison, d'avoir été impliqués dans cette tentative. Il semblait donc presqu'impossible que des relations amicales se rétablissent promptement entre la France et l'Espagne, et il est hors de doute que le gouvernement de S. M. attendait avec beaucoup d'anxiété la reprise de ces relations amicales. C'est pourquoi, il vit avec beaucoup de satisfaction la nomination au poste d'ambassadeur à Madrid, d'une personne connue pour ses sentimens d'amitié envers la nation espagnole, et je crois, surtout bien disposé en ce moment-là, pour le gouvernement espagnol. Le gouvernement de S. M. pensait que cette nomination était de nature à renouveler les sentimens d'amitié qui avaient existé auparavant, et il regardait ainsi la nomination avec beaucoup de plaisir. Peu après l'arrivée de M. Salvandy, à Madrid, il s'éleva un différend. Selon moi, dans cette affaire comme dans beaucoup d'autres, un peu de concession, un peu de modération, de part et d'autre, au commencement du différend, eut conduit à un plus heureux résultat

Voici d'après les informations reçues par le gouvernement de S. M., comment cette affaire se serait passée : Les prétentions de l'ambassadeur français étaient d'abord, de remettre ses lettres de créance à la reine seule, sans la présence de sa cour ou du régent. D un autre côté le régent voulait que les lettres de créance fussent remises à lui, sans que la reine fût présente. Il sembla au gouvernement anglais que ce fût là un cas où l'on devait faire un compromis, sans blesser la dignité, sans porter atteinte aux prétentions des deux parties. Il crut que, en thèse gérérale, les lettres devaient naturellement être remises à la personne à laquelle elles étaient adressées, et il lui parut assurément qu'on pût permettre à l'ambassadeur français de présenter ses lettres de creance à la reine elle-même, en pré ence du régent, qui, s'il le jugeait convenable, pouvait y répondre. Cette suggestion faite par le gouvernement de S. M., le gouvernement français y accéda. Elle avait été, sans que des instructions eussent été données, soutenue par le ministre de S. M., à Madrid, n'agissant que par le désir d'amener une conciliation, et dirigé par cet excellent esprit qui distingue toute sa conduite. La suggestion a été faite sans que l'on connût en aucune manière, la façon dont le gouvernement espagnol interprêtait un article de la Constitution d'Espagne. Il paraît d'après un article de cette Constitution, que le régent est investi de toute l'autorité du souverain, au nom duquel les lois sont promulguées. Il ne parut pas au gouvernement de S. M. que la simple réception de lettres fût un acte d'autorité royale qui exigeait nécessairement l'intervention du régent. La réponse à ces lettres était chose tout-à-fait différente. Elle pouvait naturellement renfermer des conséquences politiques qui rendissent indispensable l'intervention du régent. Je regrette de dire que l'interprétation donnée à l'article de la Constitution par le gouvernement espagnol, quoique, selon moi, conscientieuse et loyale de sa part, présentait un obstacle insurmontable à la réception de l'ambassadeur français. Il en résulta que le cabinet de Madrid refusa d'accéder à la proposition faite par l'ambassadeur français, et soutenue par les ministres de S. M., de la manière que je viens d'indiquer, et l'ambassadeur français prit formellement congé. Ce fait semble une affaire de peu d'importance, une affaire de simple étiquette, qui mérite à peine l'attention qu'on lui donne aujourd'hui. Mais au moment où cela eut lieu, le gouvernement de S. M. B. se livrait à de grands efforts pour obtenir ce qui, dans la situation actuelle de l'Espagne, serait de la plus haute importance pour sa tranquillité, à savoir, le renouvellement des relations diplomatiques avec les gouvernemens du nord de l'Europe. Il avait l'espoir que ces efforts auraient une issue heureuse, mais il ne pouvait s'empêcher de prévoir que le rejet des prétentions de l'ambassadeur français, de présenter ses lettres de créance, à la reine en personne, serait considéré par ces puissances comme un acte dérogatoire à l'autorité royale, et de nature à arrêter les dispositions d'une reprise des relations amicales avec le gouvernement espagnol. Cette prévision ne s'est que trop réalisée. J'espérais que le rétablissement des relations d'amitié ne serait qu'ajourné; mais il est certain que cette conduite a contribué à retarder le résultat dont on désirait si vivement l'accomplissement.

Voilà pourquoi cet événement, qui, en ce moment, semble ne pas avoir une grande importance, comme étant une affaire de simple cérémonie et d'étiquette, pourrait avoir des conséquences graves. Ayant répondu à la question du noble marquis, il me reste à dire que je ne sache pas qu'il ait été donné un démenti aux explications qui viennent d'être fournies. Je n'ai jamais eu qu'une seule opinion. J'ignore à quelle contradiction le noble marquis fait allusion. Mais je prendrai la liberté de demander dans quel but il m'a fait cette question? A-t-il voulu insinuer ou inférer que les conseils donnés par le gouvernement de S. M., ont eu pour objet des sentimens peu convenables ou peu bienveillans envers le gouvernement d'Espagne? Si telle est son opinion, je puis assurer le noble marquis, que jamais son erreur ne fut plus grande. Les conseils ont été accueillis, mais on ne s'y est pas conformé dans l'esprit où ils avaient été donnés, à savoir dans le désir le plus sincère d'écarter des difficultés pour le gouvernement espagnol, et de prouver toute la sympathie du gouvernement de S. M., pour sa stabilité et sa prospérité Si l'on a réellement l'intention de représenter ceci comme une chose indiquant manque de sympathie ou de sentimens d'amitié pour le gouvernement espagnol, c'est en effet perdre son temps. Que le noble marquis cite quelqu'indice en matière politique, quelqu'acte de la part du gouvernement de S. M., qui mérite une pareille interprétation. S'il a pour but de jeter des doutes sur la conduite ou sur la politique suivie par le gouvernement de S M., on comprendrait cette manière d'agir, mais, alors même que les idées du noble marquis fussent justes, cette affaire peu importante ne pourrait fournir des motifs pour aucune imputation sérieuse. J'ose avancer que si les membres du ministère espagnol étaient dans cette salle, s'ils étaient ici en personne, j'en appellerais à eux avec confiance pour déclarer si jamais il leur a été témoigné plus de cordialité ou plus d'amitié, si jamais il a été fait de plus grands efforts de leur rendre service, que de la part du gouvernement de S. M. J'ajouterai que les expressions de sa reconnaissance et de sa gratitude, n'ont pas été épargnées. Les conseils ou plutôt les suggestions, auxquels le noble marquis a fait allusion, ont été donnés entièrement dans le même esprit; et je ne doute pas, que sans l'obstale dont on vient de parler et qui, je l'avoue, est tout-à-fait insurmontable (car, il va sans dire, que le gouvernement espagnol doit être regardé comme étant le mieux à même d'interprêter la constitution du pays); sans cette interprétation, il n'eût été accédé avec joie à ces suggestions.

BELGIQUE.

Un journal d'Anvers, le *Précurseur*, qui n'est rien moins qu'adversaire de l'ordre de choses établi en Belgique, s'exprime ainsi à propos du complot :

« Des caractères sans énergie, des actes sans grandeur, sans courage, nul sentiment de générosité ou de dévouement; des débats où s'agitent mille petites passions, mille petits intérêts, où l'on entend des avocats hargneux faire ridiculement parade de courage civil en présence d'un danger imaginaire; des jurés distraits, des témoins sans nombre qui déposent de faits insignifians lesquels provoquent de la part de la défense des démentis pareillement insignifians. Un président fatigué d'interpellations, et mettant en œuvre tout son sangfroid à débrouiller ce chaos inextricable d'incidens, d'interpellations sans nombre. L'on entend des témoins révélateurs déposer des faits dont la dénonciation préalable leur a été plus ou moins avantageuse; l'on voit figurer parmi les accusés des agens de police qui ont joué dans cette affaire le rôle d'*endormeur* et peut-être de provocateurs. D'autres témoins ne sont pas entièrement purs de ce reproche, et on ne le leur épargne pas. Telle est la peinture fidèle de ces débats.

» Cependant, à défaut d'intérêt dramatique ou politique, ces débats offrent du scandale et beaucoup. Car l'on y voit que la conspiration que nous supposons pouvait être prévenue et étouffée à sa naissance par la police, si elle eût pu se résoudre à agir simplement et moralement. Au lieu de cela, la police garde le secret qu'elle a découvert bien plus soigneusement que les conspirateurs eux-mêmes. Elle leur envoie ses agens qui élèvent la conspiration, la dirigent, l'étendent, tâchent de la mener à bon terme, afin de faire de l'éclat et des coupables. Puis vient l'explosion, et conspirateurs et espions viennent jouer devant le jury le rôle d'accusés. La police est faite pour découvrir les crimes; quand il n'en existe pas, elle en crée; quand elle le trouve à l'état d'embryon loin de les laisser avorter, elle les développe jusqu'à leur maturité. Voilà l'utilité de cette belle institution!

» Cependant, du scandale de ces débats il résulte un enseignement, c'est que certaines pratiques de la police politique sont aussi nuisibles qu'immorales. C'est que présenter au jury, c'est-à-dire au pays des accusés qui sont agens de police, sans lesquels le crime n'eût pas existé, dont néanmoins la condamnation est impossible, de lui présenter de prétendus accusés ou témoins, mais véritables agens de police qui même à l'audience continuent de remplir leur ignoble mission, c'est manquer à la dignité de la justice, c'est étaler au scandale du pays les plaies d'un système d'administration vicieux. Ajoutons de plus, qu'en face de telles choses on sent plus vivement que jamais le besoin imminent d'opérer une réforme salutaire dans la police. Telle est notre pensée, à moins qu'on ne nous prouve que cette administration ne peut pas se passer d'immoralité. »

Au profit des pauvres de Schéveningue.

MULTA IN MINIMO.

Mr. DE BEERSKI sensible à l'accueil flatteur qu'il a obtenu dans cette résidence, se propose de consacrer une journée entière au bénéfice des indigens de Schéveningue. Son salon sera donc ouvert, à cette fin, samedi prochain, depuis *dix* heures du matin jusqu'à *onze* heures du soir sans interruption.

Le prix d'entrée sera perçu par un employé du bureau de la caisse des pauvres, et le montant de la recette sera remis à Mr. Behr, commissaire de police à Schéveningue, chargé d'en faire la distribution de la manière la plus convenable.

ANNONCES.

Société des Bateaux à Vapeur

entre Amsterdam et la Frise.

Départs : { d'Amsterdam, mardi, jeudi et samedi, / d'Harlingue, mercredi, vendredi et dimanche, } le ma[illegible] 8 heu[illegible] 4480[illegible]

Cours des Fonds Publics.

BOURSE D'AMSTERDAM DU 17 MARS.

PAYS-BAS.	Int.	Cours du 16 mars.	Cours du 17 mars. Fluctuations		Ferm[illegible]
Dette active	5	$101\,^{7}/_{8}$	de $101\,^{7}/_{8}$	à —	—
d° d°	2½	$52\,^{1}/_{2}$	» $52\,^{1}/_{16}$	» $52\,^{7}/_{8}$	[illegible]
d° différée		—	» —	» —	—
Billets de chance		—	» —	» —	—
Syndicat	4½	$92\,^{19}/_{16}$	» $92\,^{7}/_{8}$	» —	—
d°	3½	—	» $76\,^{13}/_{16}$	» $76\,^{7}/_{8}$	76 [illegible]
Société de Commerce	4½	$156\,^{3}/_{4}$	$156\,^{1}/_{4}$	» $156\,^{7}/_{8}$	156 [illegible]
d° nouvelle	4½	—	-	» —	—
Emprunt de 1836	4	—	» —	» -	—
d° des Indes.	5	$98\,^{15}/_{16}$	» $98\,^{15}/_{16}$	» —	—
RUSSIE.					
Ob. Hope & C. 1798 & 1816.	5	—	» $105\,^{3}/_{4}$	» —	—
d° d° 1828 & 1829.	5		» $105\,^{5}/_{8}$	» —	—
Insc. au G. L.	6		» —	» —	—
Certific. au d°	6	—	» —	» —	—
d° à Hambourg	5	—	» —	» —	—
d° à Londres 1822.	5	—	» —	» —	—
d° inscript. 1831, 33.	5	—	» $98\,^{1}/_{2}$	» —	—
Emprunt de 1840.	4	—	» $88\,^{1}/_{2}$	»	—
PRUSSE.					
Oblig. à Londres 1830	4	—	» —	» —	
Act. Lot. de 50 Rix.	/	—	» —	» —	
ESPAGNE.					
Perp. ém. Amsterdam	5	—	» —	» —	
d° à Londres	3	—	» —	» —	—
Passive.	5	—	» —	» —	—
Dette différée à Paris		—	» —	» —	—
Deffered		—	» —	» —	—
Ardouin	5	$21\,^{13}/_{16}$	» $21\,^{1}/_{2}$	» $21\,^{5}/_{8}$	21 [illegible]
AUTRICHE.					
Oblig. Goll. & Comp.	4	—	» —	» —	—
d° métalliques.	5	—	» —	» —	—
d° d°	2½	—	» 56	» $56\,^{1}/_{2}$	—
NAPLES.					
Certif. à Amsterdam	5	—	» —	» —	—
d° à Naples.	5	—	» —	» —	
d° à Londres.	5	—	» —	» —	—
DANEMARCK.					
Obl. à Londres.	3	—	» —	» —	
ANGLETERRE.					
Cons. Ann.	3	—	» —	» —	—
FRANCE. Inscr. au G. L.	3	—	» —	» —	
POLOGNE. Act. 1835	/	—	» —		
BRESIL. Cons. Ann.	5	—	» 67	» 68	68
MEXIQUE. d° d°	5	—	» —	» —	—
COLOMBIE. emp. 1824.	6	—	» —	» —	—
PEROU. d° d°	6	—	» —	» —	—
PORTUGAL.					
Oblig. à Londres.	3	—	» —	» —	—

BOURSE DE PARIS DU 16 MARS.

FRANCE.	Cours du 15 mars.	Cours du 16 mars. Fluctuations		Ferm[illegible]
Cinq pour cent.	117 45	de 117 50	à —	11[illegible]
Trois pour cent.	80 65	» 80 65	» —	80[illegible]
ESPAGNE.				
Emprunt Ardouin.	$25\,^{1}/_{4}$	» $25\,^{1}/_{4}$	» $25\,^{1}/_{4}$	25[illegible]
Anc. différée s. int.	—	» —	» —	—
Nouv. diff. d.	—	» 12	» —	—
Passive.	—	» —	» —	—
NAPLES.				
Certificats Falconet.	106 20	» 106 30	» —	106 [illegible]
PAYS-BAS.				
$2\,^{1}/_{2}$ pour cent	—	» —	» —	—
BELGIQUE.				
Dette active 5	—	» —	» —	—
Dito 3	—	» —	» —	—
Banque belge.	—	» 810 00	» —	—
ÉTATS-UNIS.				
Obl. de la Banque.	—	» —	» —	—
Ech. oct. 1841 et oct. 1842. (Jouiss. du 15 oct. 1840.	—	» —	» —	—
Ville de New-York, j. janvier 1841. 5	—	» —	» -	—
État de New-York, j. octobre 1840. 5	—	» —	» —	—
État d'Ohio, j. avr. 1841. 6	—	» —	» —	—

BOURSE DE VIENNE DU 10 MARS.

Metalliques, 5 %	$107\,^{5}/_{8}$	Lots de 1834.	
Dito, 4 %	$100\,^{3}/_{8}$	Actions de la Banque.	
Dito 3 %	$67\,^{1}/_{4}$		

BOURSE D'ANVERS DU 17 MARS.

	Int.	
Metalliques.	5	$110\,^{3}/_{4}$
Naples	5	—
Ardouin.	5	$21\,^{3}/_{4}$
Dette différée, anc.		—
Dito nouv.		—
Passive.	5	$5\,^{1}/_{4}$
Lots de Hesse		25

Cours après la Bourse ($2\,^{3}/_{4}$ heures):

Ardouin $21\,^{3}/_{4}$ A.

Idem, Primes au 18/19, 22 dont $^{1}/_{8}$.

Le prix de l'abonnement est de 26 florins par an ou 7 florins par trimestre pour La Haye, et de 30 florins par an ou 8 florins par trimestre pour les autres villes du royaume. On s'abonne au bureau *Petit Marché-aux-Herbes*, section E, N° 870, ainsi que chez tous les libraires et directeurs de postes du royaume. M. AUGUSTE DE VIGNY, directeur de l'Office de CORRESPONDANCE, à Paris, rue des *Filles-St.-Thomas* (*Place de la Bourse*), n° 5, est seul chargé des *Abonnements* et *Annonces* pour la France.

IMPRIMERIE DE A. D. SCHINKEL.